

# JOURNAL DE GNAFRON

ADMINISTRATION :

GNAFRON,  
RÉDACTEUR EN CHEF ET DIRECTEUR.Bureau  
Cours de Broches, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.



## Cousin de GUIGNOL

ORGANE DE LA DÉCENTRALISATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Paraissant tous les Dimanches

RÉDACTION :

LONGUE-ALÈNE.  
FORTE-EMPEIGNE.  
CADET-CRÉPINET.  
SIMON-PEJU.  
TALON-ROUGE.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

**M. CAQUE-NANO**, ex-rédacteur du *Journal de Guignol*, et auteur de l'article intitulé : *Quel chinois de Directeur !* vient, à l'occasion du procès **Raphael Félix et Labaume**, de faire connaître son vrai nom à **Monsieur le Procureur Impérial**.

Après le jugement, le mondain pamphlétaire lyonnais se fera..... **TRAPPISTE !**

**Trappiste comme Liszt**, comme **Eugène de Mirecourt**.

Depuis deux fois 24 heures cette nouvelle circule, et déjà quantité de lettres ont été écrites par des femmes désolées à **M. Caque-Nano**.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GNAFRON.

### Le fils du terrible Barbier,

OU  
LES AMOURS DE LA BELLE CHAPELIERE,

(Suite et fin.)

Il y a un prologue :

Lorsque Lyon, après un siège mémorable, fut forcé d'ouvrir ses portes aux cent mille soldats de la Capitale, à ce moment où l'auteur de la *Veuve du Malabar*, Lemierre disait : — Je ne puis plus faire de tragédie ; elle court les rues... des sections redoutables prétendaient régénérer Lyon par la destruction, saisissant et séquestrant en outre les biens de ceux qu'on jetait dans les fers.

Le comte de Morval (1) fut dénoncé par un terroriste sanguinaire, à la Commission qui dirigeait le glaive exterminateur.

Cependant, tous les actes de la vie du comte auraient dû le mettre à l'abri de l'horrible carnage.

Associé aux généreux desseins et entreprises de Mathon de la Cour, une autre illustre victime de cette

(1) Les noms des personnages de cette histoire sont remplacés par d'autres pris au hasard.

Il nous prie d'annoncer que jamais sa chevelure gau-loise ne sera assez abondante pour lui permettre d'expédier toutes les mèches de cheveux qui lui sont demandées.

#### AUX GONES DE LYON.

#### PROFESSION DE FOI DE GNAFRON.

#### III MOYENS PRATIQUES.

Que toutes les villes de France, sacrifiées comme Lyon à la Capitale, suivent le mouvement, ou bien le mouvement se passera d'elles, et les laissera stériles.

Cette révolution littéraire et artistique nous sauvera de la mort !

Cités, exploitées et déshéritées jusqu'à ce jour, laissez le marbre des Gloires de la capitale pour ce qu'il vaut : un peu de pierre et un peu de poussière !

Laissez Paris pour ce qu'il est : un foyer de corruption et d'atrophie !

Le Paris actuel, c'est l'escabeau que foule l'épicière sous son pied plat !

époque de désordre universel, M. de Morval pouvait à juste titre être regardé comme un des bienfaiteurs de Lyon.

Dans un siècle d'égoïsme, fruit de la régence, il avait eu le rare courage de consentir à passer pour ridicule aux yeux de la frivolité humaine, plutôt que de manquer une seule occasion de sacrifier son temps, ses peines et sa bourse à la bonne action qu'on lui indiquait.

Et c'est cet homme au cœur d'or que la guillotine réclama !

C'est que le peuple, quand l'heure des grandes vengeances sonne à son cadran, s'en prend à la généralité coupable, sans s'arrêter malheureusement à l'exception.

Le dénonciateur du comte de Morval était un barbier des Terreaux, un des instigateurs de la faction des *Amis de Challier*.

M. de Morval s'était réfugié avec sa femme et sa fille dans un pays entrecoupé de monts revêtus de sapins et de chênes, et s'y croyait en sûreté.

Une nuit, il est averti que des hommes vêtus de bleu avec des handoulières, ont sauté à la grande porte du château, et veulent entrer sur-le-champ.

La nuit est noire, orageuse. Il se précipite sur la terrasse. Un fidèle serviteur place une échelle. Le

Ne voyez-vous pas que cette ville a rendu son dernier soupir, et que le luxe, les représentations théâtrales et les réjouissances ne conviennent pas dans les chambres mortuaires ?

Les jours de gloire et de fête sont passés pour Paris !

Qu'on me trouve un seul caractère dans sa triomphale procession d'exploiteurs, de sportemen, de boutiquiers, de littérateurs, de journalistes et de propriétaires faméliques !

Découvrir enfin que le littérateur et l'artiste vivront plus heureux sans la lèpre de Paris, et qu'il faut s'en préserver comme d'une contagion : — c'est faire de l'ordre !

La Province doit tout faire *da se !*

Substituons donc le Travail attrayant à l'Exploitation décrépite, le Bonheur qui rayonne à la Privation pâlie !

Les moyens ?

Les voici :

1<sup>o</sup> Que dans toutes les villes qui adopteront notre programme, un journal-pseudonyme se fonde, à l'instar de celui de *Gnafron*. Que ce journal se fasse le tourmenteur du vice insolent et le vengeur de l'honnêteté opprimée. Qu'il introduise la décentralisation littéraire et artistique.

2<sup>o</sup> Que les esprits ardents, les cœurs généreux, les âmes d'élite, les citoyens indépendants par leur fortune et bien intentionnés se cher-

comte va échapper. L'obscurité le favorise. Un dernier échelon.... et il tombe dans les bras de deux gendarmes qui lui placent leurs sabres sur le col en criant : — « Arrête ! scélérat ! »

On le conduit à Lyon.

La comtesse et sa fille l'accompagnèrent jusqu'à la porte des Recluses, qui servaient de prison à environ douze cents Lyonnais, arrêtés depuis le siège.

Un administrateur, en faisant la visite de cette prison, remarqua un jour deux femmes désolées qui demandaient à visiter le comte de Morval ; c'était la comtesse et sa fille.

Cet administrateur n'était autre que le dénonciateur du comte, le barbier des Terreaux.

Enveloppant d'un regard la beauté remarquable de mademoiselle de Morval, il s'approcha d'elle et de sa mère, et leur dit :

— Venez me voir, je puis sauver le comte.

Le lendemain, madame de Morval, s'étant rendue chez cet homme, accompagnée de sa fille, se précipita à ses pieds en lui demandant la grâce de son mari.

Elle lui offrit de l'or ; elle lui en avait apporté ses poches pleines ; ses bijoux, ses diamants, elle étala tout à ses pieds. — Lui ne regardait que mademoiselle de Morval.

chent, s'appellent, se réunissent et se constituent en *Cour humanitaire*, car l'Art aujourd'hui c'est l'Humanité!

3° Que tout soit accaparé pour le bien par ce noyau initiateur.

4° Que les théâtres de chaque localité, mis en actions, fonctionnent désormais: avec un directeur ou un régisseur, simple exécuteur des volontés du Comité administrateur; avec un répertoire de pièces émanant d'auteurs décentralisateurs; avec des artistes suffisamment rétribués, — et que toute actrice dont l'immortalité sera reconnue soit chassée de la ville, comme une pestiférée; car l'art ne peut plus être souillé par la prostitution.

5° Que chaque ville soit fière de procurer à toute œuvre remarquable du *cru*, sa place au soleil.

Qu'un Comité omnipotent soit institué à cet effet pour l'examen des ouvrages.

Et qu'une librairie locale soit fondée sur ces bases:

ÉDITION DES OUVRAGES

« La *librairie locale* éditera à ses frais les ouvrages qui rempliront les conditions suivantes:

« S'ils ont une valeur littéraire en même temps qu'une portée scientifique ou philanthropique;

« S'ils sont de nature à développer le bien-être intellectuel et matériel des populations, et à amener parmi elles l'esprit de concorde, de solidarité et de moralité.

DROIT DU TRAVAIL AFFÉRENT AUX AUTEURS.

« Les auteurs de tout ouvrage édité auront droit invariablement, pour la rémunération de leur travail, à: la moitié des bénéfices ressortant, tous frais payés, à la *librairie locale*.

PUBLICITÉ.

« Le *Journal-pseudonyme* rendra compte de tous les ouvrages édités par la *librairie locale*. Envoyé gratis dans tous les grands centres et lieux publics, il assurera une publicité suffisante aux écrivains, »

La société ne sera plus exposée de la sorte à perdre des chefs d'œuvres que la misère chez

Que d'outrages et d'humiliations il vous a fallu subir, ô femmes sensibles et courageuses, lorsque vous êtes venues solliciter ces tigres, exécuteurs testamentaires de plusieurs siècles de souffrance!

Le barbier répondit:

— Eh quoi! citoyenne, c'est ta fortune que tu m'offres pour que je te vende la tête de ton mari, au détriment du bourreau! Est-ce que Collot, Fouché et Albitte n'ont pas ordonné que les biens des suspects devaient leur être ravés par le patriotisme? Tout n'est-il pas permis à ceux qui agissent dans le sens de la révolution? N'ont-ils pas le droit de prendre tout ce qu'un ci-devant a d'inutile, car le superflu est une violation évidente des droits du peuple! Non, ce ne sont point tes richesses que je veux, ce ne sont pas tes bijoux, tes diamants...

Et en disant cela, il regardait toujours mademoiselle de Morval. Il continua:

— Mais pour peu que le cœur parle en ma faveur, je puis être *humain*. Que ta fille consente à deviner la femme du barbier des Terreaux, et le comte sera sauvé!

Puis le barbier, saisissant la main de la jeune fille qui l'avait charmé, osa y porter ses lèvres.

Aussitôt, l'éclair n'est pas plus prompt, celle-ci se leva, elle essuya l'endroit que les lèvres avaient ef-

les uns et le monopole par les autres lui enlèvent; et il ne sera plus au pouvoir d'une poignée d'envieux et d'impuissants d'étouffer une pensée, conçue pour tous!

6° Chaque année, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, les membres des *Cours humanitaires*, ou leurs délégués, se réuniront en Congrès littéraire et artistique, à l'effet de décerner des récompenses aux œuvres de tout genre, les plus méritantes.

On verra si la consécration qui émanera de cette solennelle réunion ne sera pas plus éloquente et équitable, que les décisions sans appel rendues dans le labyrinthe des mesquines turpitudes de la capitale.

Ainsi sera définitivement instituée la *noblesse de l'intelligence*, celle qui tient ses titres de Dieu seul et ne relève que de lui!

Et la jeune souche humaine, étendant partout ses rameaux verts, des races pleines de sève et de fécondité, et aptes aux grandes choses, prendront la place d'une génération décrépète!

GNAFRON.

GNAFRON EN COLÈRE

Les Employés.

*Gnafron est assis devant une table, une bouteille presque vide est près de son écritoire; une lettre ouverte est devant lui, il semble méditer la réponse. Tout-à-coup, il relève la tête, secoue sa crinière épaisse et embrouillée, et saisissant sa plume, il s'écrie:*

Un poète a dit:

- « La vérité toute nue
- « Sortit un jour de son puits. »

Tirer la vérité de l'eau, en voilà une d'idée! Aussi, ayant oublié son fard et sa crinoline, la pauvre vérité fut forcée de regagner son trou pour s'y noyer, sans doute, puisque depuis lors on ne l'a pas revue sur la terre.

Eh! bien, moi, vieux soiffard, je n'irai pas la repêcher; j'aime mieux la chercher dans le vin.

« *In vino veritas* »

A dit un sage. Encore un coup, mon ami, et en avant de l'alène et du tire-pied!

fleuré, en s'écriant: — « Quoi! ta main a pu saisir la mienne, ta main qui signe la mort! Ne m'a-t-elle pas marquée de sang! »

Mais lui, avec un sourire féroce, ouvrit une croisée qui donnait sur la place où l'on tuait. Il força mademoiselle de Morval à voir trancher une tête, et le canibale penché à son oreille lui dit:

— « Voilà ce qui attend ton père. Veux-tu? différemment demain sera pour lui un jour agréable, il dansera la carmagnole. »

A la seconde tête qui tomba la jeune fille, vaincue, dit: « Oui! »

Le lendemain, mademoiselle de Morval épousait à onze heures le barbier des Terreaux.

Et le comte, du nombre des cent prisonniers qui partirent des Recluses, à onze heures, n'arriva qu'à midi à l'Hôtel-de-Ville; à midi et demi, il était déjà condamné, livré au bourreau et exécuté!!

La jeune épouse, devenue la proie du tigre, exhala à cette horrible nouvelle toutes les imprécations de son désespoir.

— Ah! ah! s'écria-t-elle avec un rire convulsif, les chefs de la horde sanguinaire, qui volent les filles des suppliciés, pour se féliciter dans leurs bras, d'avoir assassiné leurs pères!

Et elle s'évanouit . . . . .

*Gnafron boit, puis il écrit:*

Messieurs les Commis-Marchands,

Ah! Messieurs, vous voulez qu'on vous plaigne, vous voulez qu'on pleure sur vous, parce que vos patrons sont des ladres, qui vous font travailler du matin au soir, et vous renvoient lorsque vous demandez des augmentations.

Vous voulez qu'on dénonce au mépris public vos gardes-chiourme, surveillants et premiers commis; qu'on retrace d'une main hardie le portrait de cet animal qui . . . . .

Qu'on peigne ce chancre qui . . . . .

Qu'on photographie cet oiseau qui . . . . .

Qu'on fasse le camée de ce pied plat qui . . . . .

Qu'on vous donne le croquis de cet insecte qui . . . . .

Mais, Messieurs, qu'avez-vous fait pour demander à Gnafron, le peintre de mœurs, un pareil tableau? N'êtes-vous pas, pour la plupart, les déserteurs de l'agriculture, échappés de la chaumière qu'enrichissait le travail soutenu d'un père honnête et laborieux? n'avez-vous pas fui la plus noble, la plus utile des professions pour venir à la ville arracher aux filles du pauvre le pain qu'elles ne demandaient qu'à gagner honnêtement? N'est-ce pas vous qui, en mesurant des rubans, en découpant des dentelles, en fatiguant de votre fade verbiage les dames élégantes, prenez les places réservées au sexe innocent, aimable et gracieux?

Vous me direz peut-être:

« Nous nous chargeons de l'entretien de ces pauvres filles du peuple, que vous paraissez tant aimer, père Gnafron; nous leur offrons des rafraîchissements, nous les faisons danser à la Closerie des Lilas, etc., etc. »

Oui, j'entends, petits vicieux, vous leur faites payer cher un pain malpropre, arrosé de larmes amères; vous le leur jetez ce pain en échange de leur honneur et de leurs illusions perdues, et de ces jeunes filles, faites pour vous apporter le bonheur dans le ménage, grâce à une union consacrée par le choix du cœur, vous en faites ce fumier repoussant que l'on balaye à l'égoût de la prostitution!

Autre reproche encore, car je l'ai là, et le père Gnafron n'aime pas à garder ce qui lui pèse sur le cœur; mais, comme tout franc diseur, après sa colère passée, il est sans rancune.

Vous vous plaignez de n'être pas heureux dans vos maisons de commerce, d'avoir à souffrir la plaie des rapporteurs, des mouchards! Oui, le

Quant à la comtesse de Morval, épouse et mère désolée, privée le même jour de son mari et de sa fille, elle devint folle!

Sous le règne de Louis-Philippe, tous les personnages de cet épouvantable prologue n'existaient plus.

Le barbier des Terreaux avait laissé un fils, héritier de sa fortune et du nouveau nom qu'il avait pris, celui de la terre d'Ormeville, pour faire oublier le sien, trop odieusement célèbre dans la révolution.

Il y avait alors à Lyon une chapelière qu'on appelait la belle madame Remy,

Et la seconde ville de France était toute entière aux yeux de cette Vénus de boutique.

La rue St... où elle demeurait, offrait une procession d'adorateurs, et les vitres du magasin interceptaient seules leurs regards passionnés.

La belle chapelière, étant jeune fille, avait été vendue par sa mère, dix mille francs, à un riche célibataire de la rue St...

Ce détail, resté secret, n'était pas arrivé aux oreilles de l'honnête chapelier Rémy; certes s'il l'eût su li se serait bien gardé d'épouser.

Le pauvre homme:

mot dit la chose ; je ne parle pas en diplomate pour déguiser ma pensée, mais pour la dire. — A qui la faute, s'il vous plaît ? Pourquoi avoir laissé grandir autour de vous ce chiendent de l'hypocrisie et de la lâcheté ? Pourquoi n'avoir pas arrêté le délateur à son premier délit, en lui crachant bien en face ses quatre vérités ?

Des mouchards ! il n'y en aura plus le jour où les employés honnêtes, se réunissant pour s'entendre, conviendront de fuir comme un pestiféré l'employé convaincu d'une calomnie, d'une médisance, ou même d'un rapport exact fait à l'insu de l'accusé.

Etes-vous donc élèves du séminaire de Pékin où l'on se promène par trois, chacun espionnant les deux autres ?

Avez-vous déjà oublié la cour du collège ? Moi, qui n'y suis pas resté longtemps, je m'en souviens pourtant encore.

Quand on découvre un *rapio*, on le cloue au pilori, il a son arbre, personne ne lui parle jusqu'à ce qu'il ait juré de n'y plus retourner, et je vous assure que cette punition qui n'arrache pas un cheveu de la tête du coupable, lui extirpe bien vite sa honteuse habitude. Le mépris de ses semblables est un lourd fardeau à porter, et lorsqu'il y a du profit à être honnête, le plus mauvais devient bon par calcul d'abord, par habitude ensuite, et enfin par goût, car le bien a son charme, et si l'homme est né méchant, il est évidemment appelé à devenir meilleur.

Voilà donc la recette de l'ami Gnafron :

## LE SILENCE DU MÉPRIS

POUDRE INFAILLIBLE

Pour la Destruction des Cafards.

Cette poudre ne les tue pas, mais les rend honnêtes gens, — ce qui vaut mieux !

Pour copie conforme : LONGUE-ALÈNE.

Décatalogue des Cocodès Lyonnais.

Ta seule peau tu aimeras  
et soigneras parfaitement.

Dès le premier jour de son entrevue avec celle à qui il allait donner son nom, l'amour l'avait terrassé.

Aussi, fit-il de sa femme une idole qu'il entoura de ses admirations multiples.

Son but unique était de tant suer du front et des bras qu'il en devint riche assez pour se retirer un jour à la campagne, avec sa femme, ... loin des éléments de la ville, dont il avait surpris plus d'une fois ses regards inquiétants pour son honneur.

Ce que rêvait madame Rémy ne ressemblait guère à l'épologue champêtre du mari, à en juger par la froideur de marbre, avec laquelle elle accueillait les projets de bonheur qu'il faisait pour elle, et qu'il exprimait dans le simple et touchant langage des honnêtes gens.

Cette froideur désespérait le mari, qui consumait son intelligence à vouloir pénétrer l'énigme qui, selon lui, se cachait sous ce masque dédaigneux. L'énigme était bien simple :

Il avait épousé une syrène, un corps et un cœur froids ; si quelque chose brûlait en elle, ce n'était qu'un désir immodéré de domination, de fortune, de luxe et de grandeur ; désir dirigé par un calme sec, goïste, impitoyable, et qui devait demander sa réalisation à l'adultère.

La belle chapelière, avant de faire un choix, inspecta

Tes semblables mépriseras,  
Afin de vivre dignement (sic).

L'habit fait le moine ici - bas,  
Suis donc la mode avidement.

Les gens tu ne fréquenteras  
Que pour t'en servir seulement.

A Bellecour tu poseras  
Au moins quotidiennement.

Des femmes ne distingueras  
Que la cocotte absolument.

Tes saluts ne prodigueras  
Qu'aux gens bien mis, assidument.

Les apparences sauveras  
Et tout ira très-cranement.

La vérité tu ne diras,  
Mais le mensonge, poliment.

De religion te piqueras,  
Mais pour la forme seulement.

SANS-SECOUSSE.

## Le CABOULOT de la mère Vendemoos

M<sup>lle</sup> CÉLESTA.

Qui de vous ne connaît le caboulot de la mère Vendemoos, situé dans le quartier le plus panaché de notre ville ? Qui de vous n'a jeté un regard de convoitise sur les charmes palpitants de la belle *Célesta*, trônant majestueusement dans un comptoir, assise entre une cantine de prunes, façon mère Moreau, et un récipient qui verse par son robinet des flots de bière glacée, à faire tourner la tête à

minutieusement la cohorte de ses innombrables soupirants, pesa et s'occupa la valeur de chacun, sonda leurs dispositions, prit ses informations ; ses oreilles se tendirent au plus ou moins de bruit des écus remués dans les poches, et certaine enfin d'avoir trouvé l'homme qu'il lui fallait, elle adjugea son... cœur au comte d'Ormeville.

Ce gentilhomme, très-ordinaire, mais beau... comme un coffre-fort, était le fils du barbier des Terreaux.

Le mari finit par se douter de tout, sans être sûr de rien. Il alla, à plusieurs reprises, trouver son beau-père, et lui confia ses chagrins secrets.

Mais le beau-père qui ne valait pas mieux que sa fille, estimait au contraire que messieurs les maris pouvaient encore avoir une assez gracieuse figure sous leur habit jaune, du moment qu'avec ce que leur femme rapportait à la communauté, ils avaient le moyen de faire figure dans le monde.

— Où diable les hommes vont-ils placer leur honneur ! dit-il un jour à son gendre, plus désespéré que d'habitude. Allons, avouez que vous êtes jaloux.

— Moi ! jaloux ! s'écria le pauvre homme, en riant par toutes les plaies de son âme, car ce qu'il craignait le plus, c'était le ridicule, non je ne suis pas jaloux.

— Voulez-vous que je vous mette à l'épreuve ? Eh

un rejeton de la blonde Germanie ; le tout assaisonné de bouteilles, flacons plus ou moins pleins, servant d'auréole à l'aimable brasseur, qui montre constamment à ses habitués une rangée de perles à rendre jaloux le duc de Brunswick !

M<sup>lle</sup> Célesta est la reine du lieu ; elle poussa un beau jour dans l'établissement comme une morille au milieu de Messieurs les étudiants, grandissant à l'ombre de leurs canettes et à la fumée de leurs pipes, suçant les principes les moins platoniques, et mesurant ses bonnes grâces à la rotondité de leur gousset.

M<sup>lle</sup> Célesta s'est donc fait une réputation ; aussi quand arrive le soir, une multitude d'élégants, voyous, saute-ruisseaux et autres viennent recevoir de ses charmantes mains le précieux bock de l'amitié.

M<sup>lle</sup> Célesta possède au suprême degré l'art de se faire remarquer, et le moindre de ses mouvements captive votre attention ; surtout quand, venant de vous servir, dans un retour brusque, elle laisse entrevoir une jambe d'une beauté raphaëlique, tout en vous jetant une œillade dans la glace d'en face, pour s'assurer si l'on y a pris garde ; alors un sourire vient vous remercier. C'est dans ce gentil Capharnaüm que viennent s'ébattre toutes les quinzaines Messieurs les Lycéens, pour y griller leur cigare, à l'abri du regard inquisiteur des pions, et y humer un moka pas trop chargé, mais servi par une fée enchantresse, qui les initie aux secrets de la vie intime, tout en les soulageant de leurs économies mensuelles.

Messieurs les dandys, cocodès et autres y sont traités avec beaucoup de déférence, et ceux qui ont le bonheur d'être dans les bonnes grâces de la déesse du lieu, savent qu'outre ses qualités naturelles et ses charmants petits talents de société, elle excelle encore dans l'art de conserver les cornichons.

ARISTIDE CONTREFORT.

Nous recevons, en réponse à l'article intitulé *les Araignées du Théâtre*, la lettre suivante, que nous publions avec toutes ses singularités de style :

Cher Gnafron,

Tu veux ou du moins tu cherches à imiter ton cousin, je doute que tu le sois par l'esprit. Ton journal est un *répétitif* de Guignol, mais en en bien, bien plus

bien courez à l'hôtel des... vous y trouverez votre femme avec son amant.

Et sur cet aveu, le cynique personnage s'ébriqua, content de lui et croyant avoir rendu un signalé service à son gendre, en lui apprenant... le secret d'être heureux.

Le chapelier courut au lieu indiqué... où il acquit la preuve de l'infamie de sa femme !

Le saisissement qu'il en éprouva fut tel, que l'infortuné, ramené chez lui, se mit au lit qu'il ne quitta plus.

A ses derniers moments, il fit appeler son beau-père. Que se passa-t-il ? Que lui dit-il ? Eux seuls le surent.

Mais six semaines après la mort du chapelier, le beau-père le suivit dans la tombe, et dans son agonie, il voyait sans cesse le spectre de son gendre qui le maudissait !

La belle madame Rémy a vécu depuis maritalement avec le comte d'Ormeville, qu'elle a rendu père de deux filles... bonnes à marier.

CAQUE-NANO.



bête. Ton esprit est donc bien mesquin, puisqu'il n'a pu trouver une autre phrase que celle de ton cousin pour faire un appel au futur orchestre du Grand-Théâtre? et puis ces vers, les araignées du Théâtre, il paraît, mon Gnafron, que tu ne connais pas les Célestins, ou plutôt que tes moyens ne te permettent pas d'y approcher, et que tu veux tout de même faire le rasement, et bien ce rasement est mauvais, car ce ne sont pas des araignées, elles sont presque toutes jolies et grasses; quand à leurs vertus, il y en a d'une et d'autre, et peut-être que si ta mère avait eu la moitié des occasions, que n'importe laquelle, elle en aurait peut-être fait bien davantage. Car les vers adressés à leurs sujets sont sals et dégoûtants, et ces expressions ne peuvent sortir que d'un cœur impur et flétri; car n'importe que soit une femme, on doit la respecter et se rappeler que sa mère est ou a été une femme.

Quand à tes vers sur la charge, ils sont bien charges et peu spirituels. Quand on a fini de les lire, on est à se demander ce que l'on a lu et surtout ce qu'ils veulent dire; tout ce que je puis te dire c'est qu'ils sont bien chargeant et que nous ne disons pas bis.

Lâches que vous êtes, vous abîmez toujours le sexe faible, veux-tu que je te dise à ton Gnafron le fondement de ceci, et bien c'est parce que vous paraissez trop râpés, étriqués à côté des femmes; alors Gnafron pense qu'en les abîmant elles viendront simples, ne le croit pas et que je te dise que les femmes ne sont pas si bêtes que les hommes. Avec vos chapeaux de gaudoux, vous ressemblez de vrai cornichons là-dessous. Vous vous plaignez du peu de conduite des femmes, vous autres hommes, mais vous crapules vous ne savez pas dire trois mots à une femme sans que le 4<sup>e</sup> soit déshonorable, si on résiste que n'employez-vous pas, bassesses, argent, rien ne vous coûte, l'honneur même, s'il le faut :

Je m'arrête, car il y a tellement à dire qu'on en finirait pas, seulement si tu as du cœur, met ma lettre sur ton journal dimanche prochain, ou répond moi.

J. DE ZÉPHIR.

« Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère! »

Connu! C'est du Legouvé. — Gnafron, ma fille, possède ses théâtres par cœur, ceux de Paris, Lyon, etc. Il est indépendant, pas si pané que tu veux bien le dire, et il connaît trop les actrices pour les aimer. — Bref, ce n'est pas une femme que nous attaquons, mais un genre que nous flétrissons. Nous combattons une décadence, une démoralisation qu'il faut enfin fouetter une bonne fois en place publique. La France réclame des hommes pour les grandes choses qu'il reste à accomplir, et si nous crachons au visage du vice un mot sanglant, c'est pour lui arracher ses victimes. — As-tu compris, beau-masque?

### CHARBONNIÈRE.

CHANSON INÉDITE EXTRAITE DES Péchés littéraires DE FEU B.

Je vais, quoiqu'ami de la vigne,  
De Charbonnière chanter l'eau;  
A ce mot, soudain l'on s'indigne,  
Et contre moi, Dieu! quel haro!  
Tout est contraste sur la terre;  
La chaumière est près du château;  
Quand j'aurai chanté Charbonnière,  
Ah! n'allez pas me mettre à l'eau.

Un médecin, pour se défaire,  
D'un mourant qu'il ne peut guérir,  
Lui prescrit l'eau de Charbonnière;  
C'est un moyen pour en finir.

Pour moi, je serai moins sévère  
Et dirai : — Pour guérir vos maux,  
Vite partez pour Charbonnière,  
Mais n'y buvez que du Bordeaux.

Amis du vin, de la fillette,  
Joyeux enfants de la gaité,  
Qui des bois cherchez la retraite  
Pour y trouver la volupté,  
Venez : Ici le doux bocage  
Vous offre mille attraits nouveaux;  
Pour voir le revers du feuillage  
Beaucoup de filles vont aux eaux.

De ces eaux les vertus sont telles  
Qu'on y voit courir, tous les ans,  
Un essaim de beautés nouvelles;  
C'est le rendez-vous des amants.  
Quel bienfait pour mainte famille,  
Si par des miracles nouveaux  
Tout ce qu'au bois perd une fille,  
Pouvait se retrouver aux eaux.

Votre époux, dites-vous, Madame,  
Revient d'un voyage lointain,  
Vous ne comptiez pas, sur votre âme,  
Le voir arriver ce matin.  
Mon œil pénètre le mystère,  
Du public on craint les bons mots.  
Passez trois mois à Charbonnière,  
Pour votre honneur prenez les eaux.

Noirs cafards que la France abhorre,  
Tartufes de l'honnêteté,  
Vous qu'on voit pulluler encore,  
Ennemis de l'humanité,  
Le Soleil luit et nous éclaire,  
En dépit de votre boisseau!  
Ah! courez donc Charbonnière;  
Chacun voudrait vous voir à l'eau!



### A P A P E.

On nous écrit de la Loire :

« Une personne de bonne famille, invitée depuis longtemps à aller passer une journée à la campagne, s'y étant rendue, a été reçue par son amphitryon avec les honneurs dus à son rang, (beaucoup de politesses, des amusements sans nombre; en un mot les distractions multiples des champs lui ont été procurées).

L'heure du départ étant arrivée, on s'est empressé... de lui porter la note de son diner!

Un grand seigneur avait pour maîtresse une araignée de l'Opéra, appelée M<sup>lle</sup> Miré; il en attrapa la v... dont il mourut.

On mit pour épitaphe sur son tombeau ces notes de musique :

La-mi-ra-la-mi-la.

Une femme était incarcérée, comme complice de son mari; mise en jugement pour un délit assez grave, elle demanda sa liberté...

— Impossible, dit le juge, tant que l'affaire du mari sera pendante, la femme ne sera pas élargie.

Une vieille coquette disait à un monsieur :  
— Ne m'en contez pas, je ne suis pas de ces femmes dont on se joue, je suis trop rusée.

— Je crois, repris le monsieur, que vous vous donnez un air (R).

A Bellecour, une petite fille joue sur les genoux d'un monsieur qui voudrait bien lier conversation avec la maman.

— Comment s'appelle madame votre mère, demanda le monsieur?

— Maman, répondit l'enfant avec une terrible naïveté, elle s'appelle mademoiselle Fanny.

Pour copie conforme FORTE-EMPEIGNE.

## CONCOURS du Journal de Gnafron.

(Suite.)

C..., à Pékin, chante son *Te Deum*;  
Au Théâtre on le voit troner comme au Forum.  
Qu'un caricaturiste ose crier : *Adsum!*  
Soudain Mons C... lui déclare *bellum*,  
En livrant à Thémis, *in propriam manum*,  
Celui qui de son masque emplît un *folium*,  
O Gnafron! mon ami, garde pur ton *album*;  
N'y grave que des noms dignes de *Lugdunum!*  
LUSTUCRU.

A GNAFRON.

A ta naissance, ami, je chante un *Te Deum!*  
Que tout homme de cœur, entrant dans le Forum,  
A ta voix, pour lutter, puisse répondre : *Adsum!*  
Pour moi, je suis des tiens... Ma devise est : *bellum!*  
Oui, guerre au scélérat qui nous tombe *in manum!*  
Daguerréotypé sur notre *olium*,  
Son portrait restera, dans cet immense *album*,  
A jamais exécration aux fils de *Lugdunum!*  
DE ST J...

Sortant un certain soir d'oûir un *Te Deum*,  
Je m'en allais flanant, sans but, sur le Forum,  
Quand Phryné vint à moi en s'écriant : *Adsum!*  
« Viens, dit-elle, chéri, faire douce *bellum.* »  
Je lui mis aussitôt un louis *in manum*,  
Et j'allai de l'amour tourner le *folium*.

Depuis cette heure, hélas, je ne suis pas *album*,  
Et chez Quet on me voit sans cesse à *Lugdunum.*  
UN BRAVE DE LA RUE BOURGCHANIN.

A PROPOS DE LA GRÈVE DES MAÇONS.

Fouchtra! machons, goujats, chantons j'un *Te Deum!*  
Nous j'auchi déjirons nous montrer au Forum,  
Chacun de nous bougri! va ch'écrier *Adsum!*  
Une augmentachion, moins de peine ou *bellum!*  
A bas tous les patrons! La truelle *in manum*,  
Nous leur ferons tourner un peu le *folium*,  
Ou chinon le mourtat ne cherait plus *album*,  
D'ailleurs on verra cha bientôt dans *Lugdunum!*  
S.-P. CHANDIEU.

A GNAFRON.

Défends notre idéal, je chante un *Te Deum!*  
Le beau, le vrai, le bien, ont besoin d'un Forum.  
Es-tu seul? que crains-tu? Le cœur te crie : *Adsum!*  
Sans trêve, au laid, au faux, au mal *para bellum!*  
Haut le front, l'œil partout et la plume *in manum*,  
Corrige en instruisant; que chaque *Folium*,  
Côte à côte couché, forme un jour un *Album*,  
Cher aux fils éclairés de ton vieux *Lugdunum!*  
DÉSIDIÉRIUM.

« Jeanne va trébucher... Je chante un *Te Deum!*  
« Que pour voir ce haut fait, chacun sur le Forum,  
« Vienne vers le matin et me réponde : *Adsum!*  
« Veaucourtois est vainqueur! à mes rivaux *bellum!*  
« O femme à la Rubens je t'ai donc *in manum!* »  
Arrête!... Veaucourtois... clos là ton *folium*.  
Femme à trois pantalons n'est pas pour ton *album*  
Va-t-on rire de toi... demain dans *Lugdunum!*  
LÉONIE.

A partir de Dimanche prochain, seront publiées sans interruption :

LES

## ÉPITRES DE GNAFRON

EN LANGAGE AD HOC

Seringuignolades pour les âmes constipées en infamie.

Z'enfants! ça va-t'y être canusan!

Le gérant, S. CHARNAL.

LYON. PORTE, IMPRIMEUR, GUILLOTIÈRE.